

La fenêtre est éclairée ; de l'extérieur on voit tout. La femme est allongée sur son canapé, un plaid étendu sur les jambes ; elle regarde béate l'écran de sa télé. Elle porte une chemise de nuit d'un marron délavé qui lui donne un air fade. Ses cheveux sont ébouriffés, son maquillage sent la fin de journée. Cette femme est une curiosité, de celle qu'adore Léane : elle est un peu vulgaire, un peu bourgeoise, en tout cas pas très nette. D'ailleurs sa maison en témoigne : une décoration minimaliste et un désordre ! Quelque chose de pas banal dans ce quartier bien fréquenté. Les maisons y sont jolies, pas très spacieuses mais bien conçues. Chacune est entourée d'un espace de verdure. A l'arrière des maisons, juste après la clôture, serpente un petit chemin qui longe un bois de pins. De la route, personne ne peut imaginer l'existence de ce chemin. Pourtant, camouflée par l'obscurité, une femme est là qui rôde.

Dehors, il commence à faire froid ; on est fin septembre. Pour survivre, Léane vagabonde. Car il ne fait pas bon rester au même endroit, pour une femme seule, sans foyer. Elle serait la proie des loups, ces hommes prédateurs qui guettent les femmes isolées pour les attaquer dans les coins d'ombre et abuser d'elles. Alors, pour ne pas devenir une cible facile, Léane marche toutes les nuits.

Ce quartier, elle ne le connaissait pas avant ; il faut dire qu'il n'y a pas une semaine qu'elle a mis les pieds en ville. Les maisons sont éclairées ; il doit être 22 heures, pas plus. La nuit arrive de plus en plus tôt, bientôt on sera en hiver ; un hiver de plus, se dit Léane, interminable comme une sanction. Il faudra trouver un foyer ou bien mourir de froid, mais mourir c'est pour les autres, pour les faibles, les crevards ; elle, elle vivra jusqu'au bout, on l'aura pas !

Elle boutonne sa veste sans quitter des yeux la femme étendue comme un poids mort sur son divan. Puis, elle réajuste son sac à dos sur ses épaules. Ce n'est pas qu'il est bien lourd, mais quand même, à force il encombre, surtout avec les branches qui viennent s'y accrocher. Dedans, le minimum : un pull, de l'eau, une bouteille en plastique contenant du vin

blanc - âcre au goût mais nécessaire pour asphyxier toute pensée -, un bout de savon, un ouvre-boîte, du papier toilette volé dans une gare, une poche en plastique pour la nourriture, deux chaussettes dépareillées et des objets ramassés ici ou là, qui ne servent à rien et qu'elle a oubliés.

Les lumières de la maison suivante l'attirent comme un aimant. La fenêtre donne sur un séjour exigü et moderne qui se prolonge par le comptoir d'une cuisine à l'américaine. Son regard embrumé se perd dans cet univers douillet et chaleureux, lorsqu'apparaît un homme. Il vient d'ouvrir une porte qu'elle n'avait pas remarquée. Il est grand, brun, beau garçon, mais ce n'est pas ce qui attire d'abord son regard ; il a le pantalon baissé jusqu'aux genoux et se dandine maladroitement pour le remonter. Voilà ce qui arrive lorsqu'on se rhabille en dehors des toilettes. Sous le pan de sa chemise, ce qu'elle voit, elle ne l'a pas aperçu depuis ... voyons, sept ou plutôt huit ans. Elle n'en perd pas une miette. Le dernier homme nu qu'elle ait approché était aussi le premier, son ex-mari. Au début, il la trouvait belle et élégante. Il voulait une femme pour paraître, une femme qui ferait bonne impression au bras d'un banquier d'affaires. De son côté, elle était fière d'être l'élue. A l'époque, elle servait dans un restaurant de campagne. Il l'a épousée, lui a offert une maison et l'a placée dedans : femme au foyer. Elle s'occupait de leur fille unique pendant que lui prenait soin de ses maîtresses. Et puis, l'histoire classique : il en a aimé une plus que les autres, une jeune, très belle, métisse, guadeloupéenne. Pour la garder, il fallait qu'il divorce. Leur fille avait deux domiciles. Mais quand il a quitté la France, il a emmené l'enfant, soit disant pour une semaine de vacances. Elle avait 13 ans. Léane ne l'a jamais revue.

L'homme vient de remonter sa fermeture éclair et s'est servi un verre. Elle le dévore des yeux, profite de ses charmes, voudrait rester encore, mais elle a mal aux jambes ; elle est debout depuis des heures. Il faut qu'elle avance coûte que coûte tant pis pour le bellâtre. Elle remonte le sentier : une maison, puis deux, puis trois. Elle regarde en direction des fenêtres

qui s'éteignent peu à peu. Elle continue sa route d'un pas traînant. Un chien aboie furieusement, elle sursaute. Il lui semble avoir entendu un bruit derrière elle dans les buissons. C'était un craquement de branche comme si quelqu'un l'épiait dans la nuit. Une décharge électrique passe dans tout son corps et lui fait mal ; elle connaît bien cette douleur : c'est la peur qui la traverse. Léane, figée, respire à peine pour se mettre à l'affût du moindre bruit. Le calme est revenu, il dure. Elle se rassure : c'était sûrement une branche qui s'est brisée d'elle-même. Elle se remet en route.

Le froid la mord. Il n'est pas loin de 23 heures. Elle imagine un lit, une chambre couleur pastel, des lumières tamisées. Sur le lit, un édredon bien rembourré : quand on s'allonge dessus, on croit s'y enfoncer comme dans du coton. Elle se dit que, si elle s'approche de ses rêves, elle oubliera la boue sous ses semelles et sa solitude si difficile à supporter. Des fois pour la combler, elle se met à parler seule comme si quelqu'un l'accompagnait et l'écoutait. D'ailleurs, elle entend presque l'autre invisible lui répondre, un ami ou un parent ...L'imagination distrait l'esprit, mais le cœur reste sec : sa famille l'a abandonnée.

Après leur départ, elle a travaillé un temps dans un bar, mais ça n'a pas marché : la serveuse en chef voulait la place pour elle seule et l'a poussée dehors. Dehors, c'était la rue. Comme elle ne pouvait plus payer son loyer, elle dormait dans sa voiture qui stationnait sans essence, sur un parking. Ça, c'était au début, mais très vite elle a eu peur toute seule, sans compter que des types rôdaient pas loin. Un soir, ils étaient là, elle a pensé qu'ils l'attendaient, en tout cas elle n'est jamais revenue. Cette nuit-là, elle l'a passée dans un parking, allongée entre le mur et une voiture. Le lendemain, à l'assistance, un homme lui a dit de ne jamais s'arrêter tant qu'il fait noir ; alors depuis, toutes les nuits, elle marche.

Perdue dans ses pensées, Léane ne s'est pas aperçue que le chemin s'élargissait. A présent, sur sa droite, se dessine malgré l'obscurité comme un parc avec des jeux d'enfants.

Elle distingue un petit toboggan et des animaux en bois posés sur d'énormes ressorts. Elle voudrait bien s'asseoir sur l'un d'eux, mais la règle est la règle. Et puis, il n'y a rien de plus dangereux qu'un jardin public la nuit. Elle avance dans l'ombre lorsque son regard est attiré par une lumière vive qui provient d'une maison un peu plus loin sur sa gauche. Elle s'approche et découvre étonnée, en longeant la clôture, un portillon entrouvert. Il n'y a pas de chien, il n'y a pas de bruit, juste l'éclairage vif comme une invitation. Léane sait qu'elle ne doit jamais rentrer chez les gens, par prudence au moins. Pourtant, sans trop savoir pourquoi, sûrement parce qu'il fait froid et qu'elle est lasse de déambuler indéfiniment, elle transgresse l'interdit.

Elle entre à pas feutrés dans le jardin, se cache derrière un arbre touffu et observe : une jeune femme se tient debout devant un chevalet, entre ses doigts fins un long pinceau caresse la toile. Elle semble absorbée par son travail de création, pas un muscle de son visage ne bouge, seul un sourire, peut-être, s'esquisse entre ses lèvres pulpeuses. Qu'elle est gracieuse, cette artiste, qu'éclaire une lampe à abat-jour posée derrière elle ! Ses cheveux longs sont maintenus en chignon par une simple baguette en bois qui les traverse, laissant s'échapper de minces mèches brunes le long de ses joues pâles. Son charme provient de son sourire et de ses grands yeux mauves à éclats verts qui lui donnent un air d'innocence. Elle a peut-être vingt ans mais reste dans l'enfance. Sa robe bleue à fleurs et ses souliers blancs répondent au naturel des azalées qui lui font face. Elle peint avec passion et bouge avec grâce. Léane regarde avec fascination cette femme-enfant qui vient de déposer son pinceau sur le rebord de sa palette, recule d'un pas et admire sa toile. Elle reste un moment devant son travail puis, sûrement appelée par d'autres occupations, disparaît.

Toujours dissimulée par l'arbre, Léane attend, aux aguets. Elle écoute : plus un bruit. Elle se demande où est passée la femme : sûrement à l'étage. Son regard est attiré par le tableau qu'elle ne quitte plus des yeux : elle désire terriblement voir ce que peint la jeune

femme. Dehors, le froid n'en finit pas de cisailier sa chair. A l'intérieur, il doit faire bon ; il suffirait de jeter un rapide coup d'œil pour satisfaire sa curiosité et en même temps se réchauffer un peu. Après, elle déguerpirait vite.

Elle approche de la porte-fenêtre, personne n'est en vue au rez-de-chaussée. Elle appuie doucement sur la poignée et s'introduit en silence dans le séjour. Elle guette le moindre bruit, le plus petit mouvement dans la pièce. Rien. Alors, elle se dirige vers le chevalet qu'elle contourne pour se placer devant le tableau et découvrir l'œuvre.

Léane poussa un cri court, aigu, terrifié. Elle se met à trembler, le dos contre le mur, les yeux rivés sur la toile. La vagabonde voudrait fuir mais son corps ne répond plus. Elle doit avoir affaire à de la sorcellerie, c'est sûr, sinon comment expliquer ce qu'elle distingue sur ce tableau : l'image d'elle-même, vue de *cette* porte-fenêtre, se tenant dans *ce* jardin, derrière l'arbre feuillu, en train de regarder, dans l'ombre de la nuit, le peintre qui l'immortalise. Il n'est pas possible, dans la réalité, qu'une telle chose existe. Léane se dit qu'elle devient folle. Quoiqu'il en soit, elle doit partir et vite. Sa main abaisse la poignée de la porte quand une voix de femme l'arrête brusquement.

- Attendez, ne partez pas !

Léane se retourne : la peintre se trouve devant elle, lui paraissant plus dure et sûre d'elle qu'elle ne l'avait d'abord imaginé.

- Qu'est-ce que tu m'veux ? C'est un piège ? Si c'est pour m'enlever, essaie toujours...

Léane est déjà dehors, quand la peintre la saisit par le bras et presque aussi vite lâche prise pour ne pas augmenter la colère de la vagabonde. D'une voix plus douce, elle lui dit :

- Je ne veux que vous aider, je vous assure.

Elle semble réfléchir, puis rajoute :

- Restez, j'allais me mettre à table ; y'en a pour deux. J'ai préparé du poulet, du riz, des pâtes... comme vous voudrez, et une tarte pour le dessert. Allez, entrez... Et puis de toute façon, qu'est-ce que vous risquez : vous êtes plus forte que moi !

Léane éprouve l'envie de se laisser tenter car, si elle a plus froid que faim, un plat chaud apaiserait et son corps transi et son estomac tenaillé.

- Venez, la cuisine est par là, encourage la jeune femme pour l'inciter à la suivre.

Dans le couloir qui mène à la cuisine, Léane entrevoit, suspendues aux murs, des peintures de tous styles ; et même si elle n'a pas le temps de les détailler, elle devine que c'est là l'œuvre d'une artiste de grand talent et boulimique de travail, à en juger par le nombre de toiles exposées.

Deux assiettes sont posées sur la nappe en toile cirée. Deux assiettes ! La femme a dit juste : elle l'attendait.

- Asseyez-vous! dit-elle en désignant une chaise, je vais vous servir.

Léane ne mange pas, elle dévore. Son dernier plat chaud remonte à plusieurs semaines, un repas pris au Foyer du Levant, avant qu'elle ne s'en aille. Il faut dire qu'elle ne supportait plus la vie en collectivité : être enfermée à deux ou trois par chambre, devoir rendre des comptes, manger à heures fixes, participer aux activités de réinsertion, ne pas boire, ne pas fumer, obéir, ...

- Il y a longtemps que vous n'avez pas mangé ? lui demande la jeune femme.

- Ce matin.

- Vous en voulez encore ?

- Ça va ! dit Léane en reprenant du fromage.

Puis après un silence :

- Pourquoi j'suis sur le tableau ?

- J'ai peint et votre image est apparue sur la toile.

- C'est de la magie ?

- Non, pas pour moi. Des fois, que je le veuille ou non, ce que je représente sur un tableau finit par se réaliser, c'est comme des visions qui se dessinent sur la toile. Viens, je vais te montrer.

Sur un mur de l'entrée, elle désigne un tableau : au centre de la peinture à fond noir apparaît un cercueil lumineux, blanc et or. Au-dessus comme un spectre, plane le corps d'un homme aux cheveux et au costume blancs ; ses bras démesurément longs semblent embrasser quelque chose tandis qu'il regarde ailleurs comme pour s'en aller ou espérer ne pas être là.

- C'est mon père. J'ai peint cette toile quelques jours avant d'apprendre qu'il avait une tumeur à la moelle épinière. Tu comprends ? Parfois, lorsque je peins, l'avenir apparaît dans mes peintures. Pas tout le temps, mais souvent. Regarde cette autre toile, à l'aquarelle, elle représente l'île Saint Martin. Je l'ai peinte alors que j'avais dix-sept ans. J'ai imaginé une plage paradisiaque que j'ai embellie le plus possible et j'y ai ajouté un désastre écologique : des déchets, des bouts d'arbres et des morts partout sur la plage, puis, derrière un soleil de rêve, un ciel orageux balayé des vents violents. Trois ans plus tard, l'Ouragan Irma a complètement détruit l'île. Au début, je n'y ai pas cru, j'ai pensé à des coïncidences, mais peu à peu j'ai compris que j'avais un don.

Léane regarde la jeune artiste comme si elle avait affaire à une malade mentale ou à une rêveuse à l'imagination si débridée qu'elle en perdait tout bon sens. Pourtant, elle songe au tableau qui la représente en train d'espionner la maison.

- Comment tu savais que j'allais venir ?

- Attends ! Regarde ...dit-elle en montrant du doigt un tableau.

- Quoi ?
- Là, tu reconnais ?

L'huile représente une place bétonnée. Autour, des statues grises, des nus d'hommes ou de femmes par Rodin, Wlérick, Pétrus... Au centre, une statue aux vêtements modernes colorés, portant une fourrure sur les épaules. Elle tente d'arracher un de ses pieds pris dans le socle de bronze. Son visage de cire est celui de Léane, ses cheveux châains sont courts. Elle tient un cabas rouge figé comme de la pierre. Léane se souvient. Elle vivait dans la rue depuis quelques semaines. Elle avait pris le train pour Paris espérant trouver un travail de serveuse dans la capitale, mais elle n'avait plus ni le look, ni l'aura. Peu de temps après, elle en perdra même l'envie. Elle se rendait souvent du côté du Louvre, trouvant un réconfort à évoluer au milieu des sculptures nobles et des belles architectures. Elle se rappelle ce moment où, alors qu'elle tenait à la main un sac plastique rouge, elle avait aperçu sur un banc un manteau, très joli, en mohair, qu'une dame ne voulait plus sûrement et qu'elle avait déposé là pour qui souhaiterait le porter. Léane s'était assurée de n'être vue de personne avant de s'en emparer et l'avait gardé tout l'hiver. A présent, elle se demande comment cette fille, une gamine au fond, a pu saisir cet instant de sa vie à la fois misérable et chanceux.

- Qui t'a raconté cette histoire ? demande Léane sans conviction puisqu'elle n'en avait jamais parlé à personne.

- Je te l'ai dit : je commence à peindre et je me laisse guider par mon imagination. Peu à peu, mon tableau se structure et parfois il révèle des évènements qui vont se produire. Seulement, je ne sais jamais à l'avance ce qui va apparaître. Il arrive même que je ne comprenne que beaucoup plus tard la signification de ce que j'ai créé. Ça doit te sembler bizarre, hein ! C'est vrai que moi j'ai l'habitude...

Mais, si on y réfléchit bien, poursuit la jeune femme, c'est un peu comme toi ! Tu sens la faille chez les gens, en somme tu perçois d'abord leur mauvais côté, c'est ton sixième



sens à toi, tes antennes... J'ai compris ça dans un de mes tableaux ; j'y ai vu que pour papa, tu savais qu'il ne serait jamais fidèle, mais tu tenais à lui quand même. Pas vrai ?...

Léane sent un choc violent lui broyer la poitrine, Une forte angoisse chargée d'émotion la paralyse. Elle n'imaginait pas que la jeune femme devant elle puisse être sa fille. Maintenant qu'elle la regarde mieux, malgré les années qui ont émoussé sa mémoire, elle se dit que oui, cette femme lui ressemble... Elle respire avec peine; son corps est glacé dedans, rouge et brûlant sur la peau. Elle est incapable de dire le moindre mot, ni même de penser. Clarisse, sentant sa mère désarmée, continue de parler :

- J'avais 15 ans quand j'ai vraiment commencé à peindre. Tout de suite, tu es apparue dans mes tableaux. J'arrivais à savoir où tu étais, ce que tu faisais, à travers mes toiles. Tu ne peux pas savoir à quel point j'étais inquiète pour toi des fois... Papa m'avait amenée avec lui et Lika en Guadeloupe puis à Saint Domingue. J'étais heureuse là-bas, et de toute façon je savais que tu ne pourrais pas t'occuper de moi ; c'est pour ça que je ne suis pas revenue, au début en tout cas. Puis papa est mort et, à part Lika, je n'avais plus que toi.

Il y a un peu plus de six mois, j'ai dessiné, à l'encre de chine, un centre de ville aux allures médiévales. Sur la façade de l'église, j'ai inscrit le nom d'un saint ; c'était aussi le nom de la ville. Je savais que tu t'y rendrais, j'ignorais juste à quel moment. Alors j'ai pensé à toi intensément, je t'ai imaginée dans cette ville et je me suis laissée porter par mes rêveries qui prenaient forme peu à peu sur la toile. C'est là que je t'ai peinte toi, à demi cachée par le tronc d'un arbre, un cerisier. A l'arrière-plan, au-delà de la clôture au portillon entrouvert, j'ai esquissé un jardin d'enfants en partie bordé de pins, et puis, encore plus loin derrière, des tours d'immeubles d'une zone urbaine. Les tours réunies forment un demi-cercle au milieu duquel, à peut-être un kilomètre de distance, se trouve la maison. J'ai d'abord cherché les immeubles puis le jardin d'enfants, et j'ai fini par trouver la maison. Ensuite, je l'ai achetée, cher pour une maison de ce quartier où les gens ne restent jamais très longtemps puisqu'il n'y

a pas de commerce dans les environs. Puis, je me suis installée là en t'attendant, et depuis je peins. Je prépare une exposition prévue à Londres pour bientôt : c'est là-bas que je vis... Je voulais te dire, ça fait longtemps que j'espérais te retrouver. Tu m'as manquée...

Comme Léane préférerait ne pas être là devant cette fille, *sa* fille, qui lui rappelle ses huit années d'existence à tout rater et à tout perdre : son mari, sa fille, puis son travail, sa maison, sa dignité, son énergie,... ! Et cette petite merveille qui se tient droite devant elle en disant juste: « ce n'est pas grave, oui tu n'es pas devenue la mère que tu méritais d'être, tu as loupé ta vie, mais faut pas mal le prendre : allez, on efface tout et on se prend dans les bras... ». Quelle naïveté ! Quelle insulte même, se permettre de balayer une vie passée en enfer comme si elle n'avait jamais existé, jamais été surmontée ! Car Léane est une survivante. Malgré la peur au ventre, les douleurs du corps, les injures, le mépris des autres, les violences, l'affreuse solitude, le brin de folie qui effraie, la faim, la soif, le sommeil que l'on repousse, l'envie d'en finir, le désespoir... elle est toujours debout, abîmée mais vivante - même si elle ne sait plus trop pourquoi...

- Qu'est- ce que tu m'veux ? demande-t-elle sèchement.

- T'aider, rien de plus, et passer du temps avec toi.

- J'ai besoin de personne moi, j'suis bien toute seule.

Léane se trouve presque dehors, quand sa fille la saisit par le bras, désespérée :

- Maman, dit-elle pour la première fois, tu es la seule famille qui me reste, et une famille ça doit se soutenir. Je t'ai cherchée longtemps et, maintenant que je t'ai retrouvée, je ne veux pas te perdre encore une fois. S'il te plait, fais-moi confiance, reste, je prendrai soin de toi...

- Personne prend soin de moi, pas besoin, je me débrouille.

Clarisse a juste le temps de voir sa mère quitter la pièce d'un air bravache et se faufiler dans le jardin jusqu'au portillon. Dans un dernier effort, elle lui crie : « Je reste ici encore tout un mois, tu m'entends ? Je t'attendrai... »

La jeune femme entre dans sa maison, épuisée et confuse. La crainte sourde de ne pas avoir réussi à convaincre sa mère commence à la ronger. Malgré ses doutes, elle se sert une tisane, se forçant à faire la paix avec elle-même. Elle sait que pour se ressourcer, rien n'est préférable pour elle que de peindre. Elle enlève du chevalet le tableau qu'elle a fini deux mois plus tôt et dont elle a juste modifié ce soir un détail ou deux. Elle le remplace par une toile blanche, prend un crayon gras et commence son croquis : une femme, un peu grasse, à demi allongée sur un divan, qui fait face au peintre. « Ma mère » se dit Clarisse. Sur la gauche, une fenêtre, on y voit la mer et un bateau. Devant le divan, sur une table basse, trône une miniature du Penseur de Rodin. Sur la droite, un fauteuil vide : « La statue occupe les pensées de la femme, pas besoin de thérapeute sur le fauteuil » conclut l'artiste. Et sur le vaste mur, derrière le divan, un tableau qui représente un palais et un fleuve : Westminster et la Tamise. Clarisse sourit ; elle peut dormir tranquille ce soir, elle reverra sa mère.

Dehors, dans la nuit, une femme rôde. Les lumières de la maison qu'elle ne quitte pas des yeux viennent de s'éteindre. Elle reprend sa marche, plus légère cette fois. L'espoir lui